

La Trilogie de Mohamed Dib : une écriture engagée et révolutionnaire

العنوان : ثلاثية محمد ديب : كتابة ملتزمة وثورية

TALBI CHIKH

Doctorant, Université d'Oran 2.
talbichikh@yahoo.fr

Résumé :

Cet article est autour d'un discours idéologique révolutionnaire d'un écrivain très attaché à son pays jusqu'à la moelle. Mohamed Dib prend à sa charge la cause de son peuple, il parle de sa misère, de sa tragédie pendant la colonisation. Il est convaincu que la lutte de son pays est légitime ; c'est pourquoi il combat de sa part par la littérature.

Il présente dans sa trilogie une sorte de portrait divers de l'Algérie, il voulait accorder sa voix au chant profond du peuple. Il défie la colonisation avec son regard et sa vision.

Il suscite la conscience humaine et tape sur la dimension de la liberté, il réclame le renouvellement du sang et de l'âme, dans le même sang et la même âme. Il rappelle la gloire d'autan et l'héritage qu'il faut renouveler, en commençant par la révolte pour finir à la liberté.

Mots clés: discours, engagement, révolution, plaidoyer, idéologie

الملخص بالعربية: يتمحور موضوع هذه المقالة حول الخطاب الإيديولوجي الثوري لكاتب جزائري مرتبط جداً ببلده حتى النخاع. فقد اخذ محمد ديب على عاتقه قضية شعبه إذ يتحدث في كتاباته عن بؤسه ومأساته، و هو مقتنع بأن نضال بلاده ضد الاستعمار مشروع ، لهذا السبب جعل من الأدب سلاحاً لمواجهة. يقدم الروائي محمد ديب صورة متنوعة للجزائر و يضم صوته إلى صوت الشعب. إنه يتحدث الاستعمار وينبذه بلغته و يتحدث عن الجوع و المأساة التي يعاني منها الشعب بسبب الاستعمار. يتحدث محمد ديب عن الوعي الإنساني و ينشد الحرية، فهو يريد تجديد عزيمة الشعب في نفس القلب ونفس الروح. فهو يزعم بأن المجد الضائع لبلده يسترد بدءاً بالثورة وانتهاء بالحرية. الكلمات المفتاحية: خطاب ،التزام،ثورة،دفاع،إيديولوجية.

1- INTRODUCTION

Mohamed Dib est une figure maîtresse de la littérature algérienne. Son œuvre est importante par sa continuité, sa spécificité et son influence. Une œuvre très riche. Une œuvre comme celle de Mohamed Dib constitue, sans aucun doute, une qualité de savoir écrire et de bien écrire. Pour saisir l'œuvre dibienne, il faut avoir d'abord une grande intimité avec la pensée de son auteur, une familiarisation avec son époque, sa culture, et la société où il a vécu.

Pendant la période coloniale et même avant la lutte armée, il a publié ce qu'on appelle «Les écrits de Combat ». Son article « *Les intellectuels algériens et le Mouvement nationale* » [1], publié en 1950, atteste d'ailleurs, de cette intention de l'écrivain. Cet article est très important pour comprendre les ferments de l'écriture romanesque engagée de Mohamed DIB.

De prime abord, il faudrait s'interroger sur les rapports de Mohamed Dib avec son langage. Le fait d'écrire, pour lui, tout comme l'écrivain algérien de la même période, signifie le rattachement par toutes les fibres de son être, à sa patrie, à son identité nationale, à son histoire, à sa société.

« Nous sommes attachés à notre pays d'une manière que je qualifierais de charnelle avec une sorte de passion renforcée de violence, allant parfois même jusqu'à l'agressivité » [2]

Mohamed Dib prend la parole pour tout Algérien né dans son époque, son œuvre donne à lui son histoire, son identité, sa détermination. Elle affiche aussi sa situation misérable et injuste contre l'ordre et l'oppression de la colonisation.

2- Les prémisses d'une écriture révolutionnaire

Il est très important de montrer ce qu'Aragon écrit après la parution de « La Grande Maison » « *L'audace de M. Dib[...] c'est d'avoir entrepris comme si tout était résolu ,l'aventure du roman national de l'Algérie* ». [3]

C'est précisément cet aspect révolutionnaire de la Grande Maison qui fait peur aux Français patriotes. Ils croient que cette nouvelle écriture présente un certain pouvoir qui cache un danger d'une révolution qui commence d'abord par la littérature et se termine surement par les armes comme le souligne Gérard Comma:

«C'est la sorte des livres qui précède les révolutions, engendre les révolutions, si toutefois la parole possède quelque pouvoir (...)», il poursuit «je ne crois pas qu'on puisse faire aujourd'hui (...) de plus beau compliment à un écrivain algérien» [4]

De son côté, L'Effort Algérien (23-1-1953) à propos de ce roman constate que La Grande Maison est *« un ouvrage de poids. Il atteste (...) du courage de son auteur dont la classe, considérée du seul point de vue littéraire, est « indéniable ». Mohamed Dib dévoile la vie des siens. »*

Dans le même sillage, Mohamed Arabe dans « Le Jeune Musulman (14-5-1954) » précise la prise de conscience que cette écriture s'est assignée pour dévoiler la misère et susciter le peuple à combattre celui qui en était le responsable.

« Faire le tableau d'une misère est une besogne absurde si elle ne permet pas d'esquisser déjà la conscience qui fera craquer cette misère(...) nous lui savons gré d'avoir arraché vigoureusement le voile dont on s'obstine à masquer la détresse de notre pays »

Ce roman a adopté une parole qui manifeste le devoir-être de l'écrivain ; une parole fuyante et vivante. Mohamed Dib se fonde dans le « nous Algériens » et dans ce rapport, l'œuvre est un peu plus qu'un témoignage ou qu'un plaidoyer social. Dib dit clairement que :

« Pour plusieurs raisons, en tant qu'écrivain, mon souci, lors de mes premiers romans, était de fondre ma voix dans la voix collective. Cette grande voix aujourd'hui s'est tue ...Il fallait témoigner pour un pays nouveau et des réalités nouvelles. Dans

la mesure où ces réalités se sont concrétisés, j'ai repris mon attitude d'écrivain qui s'intéresse à ses problèmes d'ordre psychologique, romanesque ou de style ...le temps de l'engagement est terminé....les littératures elles-mêmes, font temps »[5]

En faisant d'état, d'autochtone, de témoin, l'écrivain établit un pacte tacite entre lui et son lecteur qu'il provoque ainsi à prendre acte selon la conception Sartrienne de la littérature engagée.

3- Le discours idéologique contestataire

Au titre même de combat et de lutte contre la colonisation, l'œuvre dibienne s'inscrit préalablement dans la rupture avec l'idéologie coloniale commençant par la littérature. Dib le dit sans confusion :

« Au même titre que tous les algériens. Je suis engagé dans la lutte indépendamment même de la littérature. Il se trouve qu'étant un écrivain c'est sur ce terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre » [6]

Pour lui une œuvre littéraire n'a pas de valeur que « *dans la mesure où elle est enracinée, où elle a pris sa sève dans le pays auquel on appartient.* ».[7] Pour cela, M. Dib ne veut pas faire une œuvre de sociologie. En effet, pour lui, son œuvre ne s'inscrit pas dans l'Histoire comme un témoin muet, mais elle doit emporter aux lecteurs les valeurs humaines pour s'en apercevoir.

« J'avais imaginé, dit-il dès 1949 un roman aux proportions assez vastes. Il devait présenter une sorte de portrait divers de l'Algérie. » [8]

« Il faut être très près de la réalité, être aussi très nuancé ...faire essentiellement œuvre de romancier et non de sociologue ou de spécialiste se penchant sur des questions d'ordre local». [9]

Dib, à travers sa trilogie, a su tisser les rapports entre ses personnages et leur existence avec la réalité de la société algérienne qui vit dans la douleur et la souffrance, mais aussi dans l'espérance et dans l'attente d'un avenir beaucoup mieux pour la génération à venir. Cette idéologie véhiculée par l'écrivain incarne son engagement pour la cause de sa société qui suscite

une prise de conscience portée par ses personnages et développée le long du récit.

Les premières œuvres de M. Dib racontent la lutte de l'individu pour sa reconnaissance dans un monde qu'il le rejette, son seul but est de survivre en gagnant le pain (La Grande Maison), ou la terre (L'incendie).

Dans Le « Métier à Tisser » la lutte entre colon et colonisé commence à apparaître. Le colonisé cherche la cause de son mal. Expressément, la déficience des rapports entre colon et colonisé est exprimée clairement dans cette littérature.

Dans ses écrits, M. Dib montre que le premier contact entre colon et colonisé était violent par les « Forces de Police », les « Gendarmes », les « C.R.S » et les « Soldats », et que la justice installée est pour but d'inculper les colonisés presque sans motif et sans prétexte :

« Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m'a condamné avant même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. Cette justice est faite contre nous, parce que n'est pas celle de tous les hommes. »[10]

Les écrits de Mohamed Dib revendiquent inévitablement l'engagement politique dans l'œuvre littéraire et de « *fendre (sa) voix dans la voix collective.* » il a osé utiliser la langue française et l'écriture romanesque *autant d'armes de combat*. Cet engagement va éclaircir et orienter une telle littérature dont le but humaniste est de familiariser le « monde » avec cet « indigène » et de montrer à l'évidence une idéologie différente que celle la seule dominante à cette époque: *l'idéologie coloniale*.

Le projet de M. Dib est de dévoiler les réalités algériennes telles qu'il a vécues en tant que témoin. Dans la « Grande maison », « L'Incendie » ou « Le Métier à tisser » le peuple est décrit dans sa vie quotidienne, dure et misérable, pourtant bien réelle. Mohamed Arabe le confirme:

« C'est l'esquisse de notre Algérie musulmans dans ce qu'elle a d'endémique. La misère et l'ignorance. ». M. Dib qui possède un pouvoir

hors du commun de décrire le peuple algérien, donne une valeur humaniste à son œuvre « *dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel on appartient* » [11].

4- Contestation de l'ordre coloniale

Le premier roman de M. Dib s'ouvre sur une prise de position anti-coloniale ; un passage témoin dans la Grande Maison (pp :20-23) va expliquer davantage cette position, en déniaient les mensonges de la France en tant qu'une *Mère Patrie* des Algériens. Un pays que la France a trouvé en 1830 quasi alphabétisé et qui est devenu au fur et à mesure analphabète.

« La Grande Maison », qui a été publié en 1952, mais dont l'action se situe en 1939-1940, relate des événements qui provoquent le questionnement identitaire et existentialiste chez Dib. Comme dans ce passage, l'auteur nous raconte une histoire d'un maître d'école qui donne un cours de moral à ses élèves :

« Le maître fit quelques pas entre les tables. [...] L'accalmie envahit la salle de classe comme par enchantement. [...]

M. Hassan, satisfait, marcha jusqu'à son bureau, où il feuilleta un gros cahier. Il proclama:

*- La Patrie.
L'indifférence accueillit cette nouvelle. On ne comprit pas.
[...]*

- Qui d'entre vous sait ce que veut dire: Patrie ? [...] Les élèves cherchèrent autour d'eux, leurs regards se posèrent entre les tables, sur les murs, à travers les fenêtres, au plafond, sur la figure du maître; il apparut avec évidence qu'elle n'était pas là. Patrie n'était pas dans la classe ».

Un des élèves, Brahim Bahi, ose proposer une réponse: La France est notre mère patrie; puis il attire l'attention du lecteur sur un autre élève, Omar, qui se démarque de ses camarades: plutôt que de répéter mécaniquement, lui aussi la réponse donnée par Brahim Bahi, il développe de plus en plus de doute sur la véracité des enseignements du système scolaire en vigueur. Ses réflexions sont ainsi traduites par le narrateur :

« La France, capitale Paris. Il savait ça, [...] La France, un dessin en plusieurs couleurs. Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni; il n'en a pas deux, Aïni n'est pas la France. Rien de commun. Omar venait de surprendre un mensonge. Patrie ou pas patrie, la France n'était pas sa mère. Il apprenait des mensonges pour éviter la fameuse baguette d'olivier. C'était ça, les études. »

Finalement, tous ses camarades adhèrent à cette distanciation : ils sont désormais d'avis que

« celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur élève de la classe ».[12]

Dans ces passages cités, l'écrivain prend à contre-pied le système scolaire colonial. À son avis, il faudrait assurer la contre éducation de cette jeunesse en danger de déformation. C'est une tâche urgente, car un système producteur de mensonges ne peut que fabriquer des citoyens en réalité dépersonnalisés, donc incapables d'avoir une perception nationaliste. L'instituteur Hassan dénonce le mensonge de la France dans un passage fameux de « La Grande Maison » (pp.20-33) :

« D'une voix basse ou (perce), une violence qui intrigue : Ce n'est pas vraie (...) si on vous dit que la France est votre patrie. » [13]

Pour un certain public européen, l'Arabe est un voleur et criminel par naissance, son lieu convenable est la prison, mais pour M. Dib comme pour tout Algérien, aller au prison, c'est un fait d'arme, ce sont des héros qui ont eu le courage de défier le pouvoir colonial. La prison n'a pas de tout le sens du dictionnaire, car il y a une mutation totale de sa signification. Il devient un lieu d'honneur et de bravoure.

« Il y a plus de déshonorer à aller en prison maintenant (...) si on jette cet homme (Hamid Saraj) ce sera une fierté pour ceux qui iront après lui » [14]

A l'époque, la loi qui régnait l'Algérie, était celle de L'indigénat, une loi scélérate, de discrimination, de racisme. Il sert d'abord à enraciner

davantage les colons dans la terre au détriment des propriétaires qui sont, au nom de cette loi, accablés de tous les vices et toutes les fautes :

« C'était la loi (...) Ils seront toujours en faute au regard de la loi ...Comment pouvons-nous avoir recours à la loi qui nous dépouille ? » [15]

Même avec le regard, le colon fixe le colonisé, le fige, vole son monde, le chosifie et l'infériorise, le prend comme un sujet plutôt qu'un égal. Pour le colon l'indigène est un indigène et il reste toujours comme tel.

« Le racisme était évident jusque dans le regard qu'on portait sur nous. Regard vide qui nous figeait comme un décor. »[16]

« Tu as vu comment elle nous a regardé ?...moi, il m'est impossible du supporter ça ! Je n'accepte jamais qu'on me regarde de cette façon ! Je suis dans mon pays, moi je leur ferai payer cher ces regards » [17]

Chez Dib, le colonisé est dominé, mais non domestiqué ; il est infériorisé, mais non convaincu de l'infériorité. Face à ce regard hautain du colon, le colonisé est donc devenu défiant, à son tour, il le fixe dans ces yeux. Il ne craint pas son regard comme la note F. Fanon :

« Si....ma vie à le même poids que celle du colon, son regard ne me foudroie plus, ne m'immobilise plus. » [18]

Dans son processus de domination, le colon devait amener l'Algérie à soumettre à ses attentes. A son égard, le colonisé, devait se sentir inférieur, se regarder lui-même inférieur comme *« tas des incapables, et des faibles »*. Mohamed Dib décrit ce type de colonisé façonné par le colon comme Tante Hasna et Kara Ali qui s'expriment ainsi :

« Et, ils veulent défier le Français, ont-ils des armes, ont-ils du savoir dans la tête ? Va, donc ! Ils n'ont que leur folie et leur misère. ...Pourquoi-ils lutter contre le Français ? »[19]

Dans la vision dibienne engagée, le colonisé doit se voir en homme et femme qui ne sont pas nés que pour souffrir.

« Ne me faites pas croire, (dit au Tisserand) non plus que je souffre parce que je suis né pour souffrir. Je suis un homme comme les autres »[20]

5- Fellahs, terre et nation

La contestation de l'ordre colonial chez Mohamed DIB se fait aussi par la dénonciation de la situation des fellahs, leurs conditions de vie sont très dures, voire précaires, et misérables. Leurs revendications démontrent une exaspération devant l'exploitation dont ils sont victimes. L'incendie, son deuxième roman de la trilogie, explique davantage cette situation méprisable des fellahs et montre malgré toutes les peines infligées par l'ordre colonial, que les fellahs sont attachés d'une façon charnelle à la terre :

« Les Fellahs n'avaient jamais un sou et devaient travailler dur ...Et pour y ajouter ses propres vêtements ...vendre autant que possible le tout, mais pas la terre. »[21]

La littérature colonialiste voulait montrer que les indigènes étaient des nullards, capables de rien, et que l'Algérie doit aux colons la richesse et la civilisation. Parmi ces auteurs Auguste Pomel député d'Oran qui a écrit :

« L'Arabe est un incapable le plus pire des agriculteurs, il n'est bon qu'à gaspiller et détruire les richesses naturelles de ce pays, la terre sur laquelle il trouve difficilement à vivre Qu'avons-nous retrouvés quand nous soldats sont venus châtier les pirates ? (...) ; et s'il existe actuellement de vrais champs de culture, c'est au colon européen que le doit l'Algérie. » [22]

« Il découvre dans l'(obscurantisme Mahométan) l'égoïsme sordide des êtres Race abâtardie, parce que leur fermée sur elle-même, inadaptée parce qu'improductive, déprédatrice et incapable, inadaptable parce que définitivement rebelle au progrès et à la civilisation. Un « Peuple enfant et barbare ».[23]

Cependant, et par la même langue, M. Dib a su riposter du même degré et rendre le droit aux fellahs algériens, propriétaires depuis toujours et qui

ont été volés et exclus de leurs terres par des colonisateurs au nom de la civilisation.

« ...avant les Fellahs ont eu des terres à orge, à figuier, à maïs, à légumes et à oliviers. Et elles leurs furent enlevées. A partir de ce temps –là il faut reconnu que le fellah est paresseux, qu'il abandonne la terre à l'agave, au jujubier et au palmier nain. Incapable d'en faire quelque chose de propre et de productif ! Eh ! Il s'agit des bienfaits de la civilisation ! Ah ! Comme on a su les dépouiller pour leur besoin et pour la civilisation. »[24]

Mohamed Dib ne manque pas de rappeler que les premiers colons qui étaient des gueux, des clochards qui sont devenus, par la force, des propriétaires notoires de la terre.

« Étaient arrivés dans le pays avec des chaussures trouées aux pieds. Du s'en souvient encore par là. Ils possédaient à présent des entendues incalculables de terre » [25]

Dans l'œuvre dibienne, la terre signifie beaucoup pour les Fellahs, c'est la chose la plus essentielle, la plus concrète *« qui doit assurer le pain et bien sur la dignité »*[26], c'est la base de la colonisation et de la libération. Être libre pour eux signifie être le maître des moyens de production : la terre, par excellence.

« Tuez-vous à la tâche plutôt que de céder vos terres, de les abandonner ; mourez plutôt que d'en lâcher seul pouce. » [27]

Pour Dib, La terre c'est aussi la nation, l'honneur, la vie, qu'il faut la défendre bec et ongles, à tout prix.

« Puissant et redoutable doit être, il lui faudrait un jour protéger par les armes son foyer et ses champs. »[28]

Privés de leurs terres, les indigènes souffrent de la faim, de la misère et la faim peut susciter des *« idées bizarres »* qui emmènent à contester l'ordre établi. En effet, la faim cache un danger, non pour ceux qui ont faim, mais surtout pour les autres.

« Les gens qui mangent (...) n'aiment pas les gens qui ne mangent pas ». [29]

« Ils ont peur de ceux qu'ils ont faim parce que la faim peut donner des idées pas comme celles de tout le monde »[30]

Dib, par la faim, décrit un monde qui est connu pour ceux qui souffrent de la même manière comme une majorité d'Algériens indigènes qui n'ont pas le droit de s'enrichir ou même de manger jusqu'à la satiété ; contre une minorité de colons qui s'est souvent rassasiée par une fortune qui ne lui appartient pas .

Alger Républicain (11-11-1952) :

« C'est un livre qui porte témoignage De faim et de la misère qui constituent le lot de centaines de milliers d'enfants de chez nous,(...) » [31]

6- L'écrivain engagé

L'Incendie, selon les critiques, le roman le plus structuré de la trilogie. La réalité, dans l'Incendie, est autour du village où se passent des faits dans l'extrême misère des Fellahs et dont la lutte inlassable des paysans pauvres pour atteindre leurs revendications. L'écrivain a commencé par donner des informations précises d'ordre géographique et sociologique, afin de permettre de comprendre le drame.

L'opposition « civilisation /misère » qui apparaît dans ce roman n'est rien d'autre que la contestation du couple «civilisation / barbarie » qui apparaît dans le roman colonial, en illustrant la thèse de « La Mission Civilisatrice de la France » auprès de la population barbare. Une description réaliste va s'inscrire dans une visée idéologique critique et opposée qui consiste à vouloir corriger un préjugé répandu au détriment des fellahs en particulier et des Algériens en général. Cette visée prend allure dans l'idéologie dibienne humaniste et libérale et peut se résumer ainsi :

« Voyez les conditions misérables et inhumaines dans lesquelles vivent ses Fellahs et ne vous hâtez pas de les accuser de barbarie. Ils sont vos semblables, mais affligés de conditions matériels de vie qui masquent leur humanité » [32]

Dans L'Incendie, l'intrigue se noue autour de l'organisation de la grève des fellahs de Beni Boublen. Cette grève concerne le conflit agraire, mais implicitement le conflit colonial. La préparation de la grève se fait

avec la participation du militant communiste Hamid Seraj. Cette grève a pour fondement la misère dans laquelle les fellahs vivent, l'injustice et l'inégalité dont ils souffrent toujours, et surtout de ne pas pouvoir gagner leur pain quotidien.

« Et quand à la maison tu n'as pas un bout de pain, c'est faire de la politique que de le réclamer ? dit un paysan. ».[33]

La revendication salariale utilise comme moyen de pression, la grève (moyen de lutte importé des français eux-mêmes) devenant une revendication nationale. Le thème de l'incendie trouve sa figuration métaphorique et permet la préparation de la guerre de libération. Le mot générateur est l'Incendie qui exprime une pensée très profonde :

« Un incendie avait été allumé et jamais plus il ne s'éteindrait. Il continuerait à ramper à l'aveuglette, secret, souterrain, ses flammes sanglantes n'auraient de cesse qu'elles n'aient jeté sur tout le pays leur sinistre éclat » [34]

L'Incendie manifeste une cohérence de l'écriture qui achemine vers une cohérence dans les revendications.

Cette prise de conscience chez Dib ne se fait pas spontanément. Les personnages sont soumis à certains signes qui, par leurs rôles, poussent à comprendre et mettre en cause leur vie car cela aurait réveillé leur dignité.

M. Dib pense que l'homme ne saura réaliser les valeurs nouvelles que par l'effort et l'engagement ; c'est le seul moyen pour lui de s'en sortir comme il écrit Fanon :

« (..)Pour vaincre le colonialisme et pour réaliser la nation Algérienne, il lui faut faire un effort immense sur elle-même, tendre toutes ses articulations, renouveler son sang et son âme. » [35]

Comme l'engagement Sartrien, un engagement dibien s'installait dans l'engagement de tout un chacun pour la cause commune. Par son écriture, il suscite à l'union pour être plus fort et prépare ainsi l'esprit de la révolte.

« Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au gouvernement général. Ils sont prêts pour la lutte. »[36]

7- L'œuvre de la libération

La révolution, pour Dib, c'est la façon la plus haute de s'affirmer et de se réaliser, avec toujours l'espoir de conquérir un certain jour la liberté.

L'espoir d'une libération prochaine est une vision dibienne du monde, non défaitiste, jamais écrasée par le désespoir : « *Dieu ne nous permet pas, à nous musulmans de tomber dans le désespoir* ». [37]

La révolte est donc possible, parce qu'il y a l'espoir, l'esprit connaissant est un esprit existant, un esprit qui cherche sa vérité, son identité. C'est par la misère et le mal que la conscience devrait être éveillée. Pour Dib, c'est ridicule, d'être presque mort et pratiquer la politique, le mensonge autrement dit.

Chez Dib, la libération est la première valeur que poursuivent les révoltés. Se libérer est le premier idéal visé ; il est absurde de parler d'une autre valeur. C'est vraiment cet espoir qui anime tous les « Ecrits de Combat » de M. Dib :

« Et depuis, ceux qui cherchent une issue à leur sort, ceux qui, en hésitant cherchent leur terre, qui veulent s'affranchir et affranchir leur sol se réveillent chaque nuit et tendent l'oreille. La folie de la liberté leur est montée au cerveau. Qui te délivrera Algérie ? Tout peuple marche sur les routes et te recherche » [38]

Le Tisserand Hamadouche L'explique au jeune Omar :

« Je veux qu'ils apprennent à ne vouloir qu'un bonheur : la liberté ...ce qu'il font, c'est réapprendre à se sentir libre. Et la soif de vivre renaîtra. » [39]

Slimane Meskine est encore plus catégorique :

« Avant que tes frères sachent vivre, il faut qu'ils puissent vivre. Est-ce que nous vivons ? Est que nous sommes libres de vivre. » [40]

Dans la conception dibienne, la libération de la masse colonisée ne doit jamais se faire que par la politique ou par les discours, elle doit se faire aussi par la violence et la force : s'il est nécessaire :

« Nous sommes descendus trop bas. Nous nous pourrions redevenir des hommes par les voies ordinaires ; nous nous verrions obligés de bouleverser le monde. Peut être même de l'épouvanter ... Un destin pèse sur nous : pour y échapper, il faut tout briser. Défendre le monde et l'homme ? Oui, mais d'abord tout détruire »[41]

Le personnage dibien avait conscience que son monde est creux, inhumain, futile et ne peut être remis en question que par « la violence légitime » et nécessaire des colonisées.

M. Dib défend la liberté de la nation, et que toute liberté individuelle doive s'inscrire dans la liberté de peuple.

« Tu te crois, peut être libre de ta personne, mais ton peuple ne l'est pas. Alors tu n'es pas libre. Toi non plus. Car hors de ton peuple tu n'existes pas. Est-ce que ce bras peut vivre hors mon corps ; et pourtant à le voir agir on penserait qu'il est indépendant, ou cette main hors de mon bras, or à le voir mes doigts attrapant tout ce qu'ils veulent on croyait qu'ils sont indépendant. Tu es comme ça avec tes frères de sang » [42]

« Ne sommes-nous pas tous frères ? Ne sommes-nous pas les branches d'un même arbre. Les doigts d'une même main ? »[43]

Par son personnage Hamid Seraj, il a incité les autres pour qu'ils s'unissent d'abord face à la force de colonialisme

« Une seule parole : s'unir. », « Former un seul mouvement dans le but de secouer toute la vermine qui nous mange ».[44]

8- Lecture métaphorique

Regroupés sur le même titre, les premiers romans de M. Dib opposent au discours du conquérant et font émerger une parole nouvelle.

D'abord c'est au plan fictionnel, l'itinéraire du jeune Omar avec la métaphore qui devient principe générateur du texte, est efficace pour ébranler en profondeur une histoire de l'Autre, l'étranger, le colonisateur et aussi représente un symbole de bouleverser une écriture fictionnelle de l'Autre.

Le processus métaphorique chez Dib puise au moins au deux sources culturelles évidentes. Il utilise des expressions qui trouvent leurs usages dans la langue de Molière, mais aussi des figures familières, des métaphores traduites de l'Arabe, des proverbes ou des formules de politesse qui constituent un bloc sémantique pour le lecteur français et marquent dans le texte la différence transportée dans la langue cible.

- « *Tu as encore du lait de ta mère entre les dents.* »
- « *Par le sang est entre nous.* »
- « *Elle s'agitait à bout de nerf, le sang piqué.* »
- « *ils m'ont reçu sur la pupille de leurs yeux* »
- « *Qui griffe le cœur* »

Il utilise à bon escient des jeux de devinettes exprimant l'effet de l'enfance et la poésie du cercle familiale (femme/enfant) pour faire référence à une culture riche et différente de celle de l'Autre.

- *Mama murmura à l'enfant :*
- *Jaune et fané, entouré de linge : devine-moi ce que c'est, ou va-t-on de mes côtés.*
- *Le maïs ! Le maïs s'écria-t-il avant qu'elle eût fini.*
Elle était connue, celle-là.
- *Encore ! Réclama le garçon.*
Mama dit :
- *Une maison de fer j'ai, par des nègres hantée : devine-moi ce que c'est, ou tu auras cent coups de mon fouet [...]*
L'enfant, qui n'avait pas su deviner, la regarda en fronçant le sourcil.

Cependant, ses expressions s'alimentent aussi au discours de l'autre ; il instaure une telle polémique avec l'autre « comme vous dites » qui s'oppose au « comme nous disons » :

- « *La mort pour nous est une couverture d'or.* »
- « *La vie, ici, c'est du sable.* ».

Il appelle un décor, des personnes, une métamorphose animale en utilisant les mots, non simplement dans leurs significations dénotatifs, mais surtout connotatifs :

« Les gens nichaient dans les trous de montagne hommes, femme et bêtes. Au-dessus de leurs têtes il y avait un cimetière, les vivants logeaient sous les morts. »[45]

« Comme une bande de chacals, ils envahissent... », « Dans son regard noyé tremblait l'extrême misère de la bête à bout de souffle », « (...). Aïni et sa nichée leur taillaient des morceaux tout vifs du cœur. » [46]

L'incendie illustre abondamment des figures métaphoriques de la révolution. Le chant qu'il lance Slimane Meskine comme un défi, dès le début c'est à la fois une prophétie et un appel révolutionnaire.

Ali Ben Rabah déclara

« Chaque homme que tu vois autour de toi est une poudrière. Il suffit maintenant qu'une étincelle tombe dessus »[47].

C'est l'image de feu qui dévore les gourbis :

« A mesure que l'eau se rapprochait, un bruit sec s'élevait, un crépitement de feu qui prend.... »[48]

Des bribes de chants de Commandar interpellant son cheval (symbole de liberté), le cheval de la liberté renvoyant aux fantômes de l'Emir Abdelkader et de ses hommes

« Un immense cheval bandit vers le ciel et hennit. La vieille terre se tut. Et le feu blanc s'éteignit. »[49]

« La crinière secouée par une course folle, fit trois le tour de l'antique cité. »[50]

Une figure fantasmagorique de l'épopée ancienne du cheval se projette dans un désir ambigu du jeune Omar pour Zhor la voisine citadine. Il découvrait la nudité de la jeune femme. L'apparition de cette femme connote une recherche identitaire, un rêve d'amour et d'aspiration nationaliste.

Symbole traditionnel de la patrie ; la femme devient une métaphore d'une liberté, une quête d'une identité. La femme est invoquée aussi par les récits de grand-mère *Oum EL kheir* comme une source d'inspiration, rien que par son nom qui indique « mère de bien et de l'abondance » .

9- Conclusion

Mohamed Dib qui a été lié à la mouvance communiste au sein du journal « Alger républicain » a commencé à publier sa trilogie « Algérie » en décrivant ainsi la vie quotidienne d'un quartier misérable de Tlemcen. Il dénonce à travers son œuvre les injustices du régime colonial, en retraçant le parcours de son héros « Omar », un enfant encore naïf qui commençait à avoir conscience.

Dans ces œuvres, il montre clairement une prise de conscience, un réveil d'un peuple algérien. IL associe son réalisme et son mimétisme avec un langage poétique, des passages symboliques qui prouvent d'avantage son genre esthétique.

L'effet de l'écriture dibienne se découvre autant que l'écriture se développe. son écriture permet la découverte de la trajectoire révolutionnaire à partir d'un projet d'abord humaniste , une contestation idéologique colonialiste sous forme de revendication salariale de façon affichée et d'autre indépendantiste d'une façon implicite.

Le jeu allusif fait balancer le sens d'une manière intelligente qui fait passer des sens propres aux sens figurés et vice versa.

Le roman dibien affiche son émancipation de la fiction du roman colonial. Le discours romanesque dibien semble politique, mais par la littérature qu'il est façonné et situé bien dans le temps et l'espace. C'est une entreprise des justifications et de significations qui prête à devenir une entreprise de revendication de l'indépendance de l'Algérie.

BIBLIOGRAPHIE

BONN Charles,(1986) *Problématique Spatiales su Roman Algérien*, édition, Entreprise Nationale de Livre , Alger.

Dib Mohamed, (1954), *L'Incendie*, Edition du Seuil,.

Dib Mohamed(1952) *La Grande maison* , Edition du Seuil,.France

Dib Mohamed, (1957), *Le Metier à Tisser*, Edition du Seuil, et 1974. France.

MOURA Jean-marc,(Mai 1999), *Littérature Francophone Théorie postcoloniale* (PUF).Presse Universitaires de de France ,.

LANSARI Ahmed, *Condition Socio-Historique et Emergence de la Littérature Algérienne*, Office des Publications Universitaires :04-88

LUCAS Philipe, VATIN Jean-claude, *L'Algérie des Anthropologues. Textes à l'appui*, Librairie

TONNET-LACROIX Eliane, (2003), *La Littérature Française et Francophone de 1945 à l'an 2000* ,L'Harmattan

COLLOQUE

J.Arnaud, et col. *Hommage à Mohamed Dib* , (1985), édition Office des Publications Universitaires, Numéro spécial de Kalim,.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] Mohamed Dib, « *Alger Républicain* », 26 avril 1950.
- [2] -M.Dib. *Interview in Afrique Action* 13 Mars1961.
- [3] -Aragon I. in *Les Lettres Française*1-8-15.(Encarta 2006).
- [4] -(Terrasses, No : 1, Juin 1953, pp 95-99).
- [5] - M. Dib *Interview in Le Figaro Littéraire* 4-6 juillet 1964.
- [6] - M. Dib, *Interview in Afrique -Action*. 13 Mars 1961.
- [7] - M. Dib. *Témoignage Chrétien* ,7 Février 1958.
- [8] M. Dib, *Interview in L'Effet Algérien*, 19 decembre1952.
- [9] - M. Dib, *Interview in L'Effet Algérien*, 19 Decembre1952.
- [10] - La Grande Maison, p.52.
- [11] - *Témoignage Chrétien*, 7Fevrier 1958.
- [12] - M. Dib *La Grande Maison de Mohammed Dib, Paris, Le Seuil, 1952, pp. 19- 23.*
- [13] - M. Dib *La Grande Maison de Mohammed Dib, Paris, Le Seuil, 1952, pp.20-33.*
- [14]- M. Dib. *La Grande Maison*, Ed Seuil, p. 61.
- [15] -M. Dib. *La Grande Maison*, Ed Seuil, p. 64.
- [16] -Mohamed Dib, *Interview, in Témoignage Chrétien*, 7 février 1958.
- [17] -Mohamed Dib. *Métier à tisser*, p.127-128.
- [18]- F.Fanon. *Les Damnés de La Terre* , p.13.
- [19] – Mohamed. Dib. *Grande Maison*, p.85.
- [20] - Mohamed. Dib. *Métier à Tisser*, p.65.
- [21] - Mohamed Dib. *L'Incendie*, p.31.
- [22]- Pomel. A. *Des Races Indigènes de L'Algérie et du Rôle que leur réserve leurs aptitude*. Impr. « La Typo Litho » Veuve Dagorne. Oran, 1871.p.5.
- [23]- Philippe Lucas, Jean-Claude Vatin, *L'Algérie des anthropologue*, p : 129.
- [24] - Mohamed Dib Op. Cit. p.63.
- [25] -*L'incendie*, p.31.
- [26] -F. Fanon *Les Damnés de la Terre*, p. 12.

- [27] - Mohamed Dib Op. Cit. p.63. pp.46-47.
- [28] - Mohamed. Dib. Op. Cit. p.27.
- [29] - M. Dib. *La Grande Maison* p.170.
- [30]- idem.
- [31] – Alger Républicain (11-11-1952)
- [32] Nadjat Khadda. M..*Dib Esquisse d'un itinéraire. OPU. page : 15.*
- [33]- M. Dib. *L'Incendie*, p39.
- [34]- M. Dib. Op. Cit. p : 154.
- [35]-Fanon, F. *Sociologie d'une révolution, L'An v de la Révolution Algérienne* éd. Maspero, 1959, pp.85-86.
- [36]- M. Dib. *L'incendie*, p.120.
- [37]-- idem., p.136.
- [38] -M. Dib. *L'Incendie*, p. 26.
- [39] - M. Dib. *Le Métier à Tisser*, p.182.
- [40] - M. Dib. *L'Incendie*, p.87.
- [41] - M. Dib. *Le Métier à tisser*, p.67.
- [42] - M. Dib. *L' Incendie*, p.88.
- [43]- M. Dib. *Un Eté Africain*, Ed. du Seuil, 1959, p. 90.
- [44] - M. Dib. *L'incendie*, p.8.
- [45] -M. Dib. *L'incendie*, p. 123.
- [46]- M. Dib. *La grande Maison*, p. 105, voir hommage à M. Dib page 88.
- [47]- M. Dib *L'Incendie*, p : 39.
- [48]-idem. p 52.
- [49]-idem. p : 30.
- [50] -ibidem.